

Pages de Journal

Gérard Parizeau

Volume 47, numéro 4, 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1104057ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1104057ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1980). Pages de Journal. *Assurances*, 47(4), 364–376.
<https://doi.org/10.7202/1104057ar>

Pages de Journal ¹

par

GÉRARD PARIZEAU

21 janvier 1979

364

Dans la *Gazette*, on titre: « Thank you Jules and Gabrielle Léger ». L'intention est amicale, le texte de l'article également. Le gouverneur général et sa femme ont été tous deux très courageux. L'une a épaulé l'autre après que la paralysie eût atteint le mari au point de rendre pénible toute participation à une cérémonie au cours de laquelle il devait prendre la parole. Sa femme l'a admirablement secondé. Mais de là à dire *Thank you Jules and Gabrielle Léger*, il y a une familiarité inacceptable. Qu'on s'exprime ainsi dans le privé, assurément, mais il ne faut pas oublier qu'ils ont agi à titre de représentants de la Reine. Personne, en Angleterre, n'aurait songé à dire, après un discours du Roi, *Thank you George and Mary*, quand George VI, affligé d'un terrible bégaïement, avait prononcé un discours. Il nous était devenu sympathique à cause de l'énorme effort physique que représentaient pour lui ses apparitions en public, après le départ de son frère qui, en France, jouait au golf et acceptait d'être l'hôte d'honneur aux réceptions qu'on offrait à l'exilé. Edouard VIII n'avait pas eu la force morale de remplir sa tâche. Handicapé, l'autre n'aurait jamais songé à y faillir. À l'autre bout du monde, nous l'écoutions, inquiets en disant: pourvu qu'il puisse aller jusqu'au bout! Cela créait des liens entre nous. Mais jamais nous aurions pensé à dire: « Bravo, George, continuez... » Si l'on a un roi, il faut le respecter. Sinon, qu'on l'écarte et qu'on adopte un autre régime s'il en est indigne. Or, ce que Madame Gabrielle Léger a fait pour son mari, c'est cette entraide bien dans la ligne de pensée familiale qui permet à la Reine de résister au temps et à l'usure de la Monarchie. Celle-ci ne subsiste que parce qu'on trouve en elle ces vertus familiales et cette dignité qu'on associe à la famille royale d'Angleterre.

13 février

J'ai négligé mon journal pour mon étude sur Denis-Benjamin Viger. À tort sans doute, car ce que je viens de relire me désole un peu.

¹ Est-il prétentieux de parler de la sagesse du soir, en rappelant le livre de Pierre-Henri Cimon ?

Je crois que je vais mettre mon texte de côté, quitte à y revenir un peu plus tard.



Nous causons tout à l'heure avec notre voisine et ses invités: aimables gens qui habitent l'Italie, mais viennent passer quelque temps à Beaulieu-sur-Mer. À un moment donné, notre amie rappelle que des cousins — Canadiens de naissance — se faisaient passer à Boston pour des Français, certains ainsi de se faire mieux voir que s'ils admettaient être nés au Canada. C'est lamentable car cela correspond à un état d'esprit existant aussi bien chez nos voisins que dans l'ouest du Canada. J'ai raconté déjà ce qui était arrivé à de jeunes Français venus à Calgary pour y passer quelques années. Ils n'avaient été acceptés par leurs voisins qu'une fois qu'on a su qu'ils étaient Français. *It is quite different, then*, ont dit ceux qui, à partir de ce moment-là, ont été aimables et les ont reçus régulièrement.

365

Je crois qu'il faut rapprocher cela de la remarque recueillie par Jacques et Alice au cours de leur séjour à l'Île-Sainte-Croix, dans les Îles Vierges. Notre famille est d'origine canadienne-française nous sommes des Loranger, ont dit leurs interlocuteurs. Nous avons choisi de nous angliciser parce qu'aux États-Unis « la langue française est celle des pauvres, des petites gens. » Encore une fois, ce serait lamentable si cela n'indiquait un désir de s'élever dans l'échelle sociale. Et cependant, ce ne sont pas l'origine ou la langue qui comptent, autant que la formation de l'esprit et ce qu'on accomplit. Tout le reste est secondaire. Je simplifie ? Je ne le pense pas.



Notre amie *** avait l'autre jour un cafard noir. Elle ouvre *Joies et Deuils d'une Famille bourgeoise* et, parce qu'elle y retrouve une société qu'elle a connue dans sa jeunesse et son âge mûr, elle en est ragaillardie. Elle m'a téléphoné pour me le dire. Cela m'a fait plaisir, je l'avoue, d'abord de lui avoir rendu service, puis qu'elle ait pris la peine de m'en avertir. Je pense que rien n'est plus agréable à un auteur que d'avoir plu.



Au golf, l'autre jour, entre deux *trous*, je confie à mon compagnon d'infortune — car tous deux nous avons bien mal joué: « Dire du bien de sa femme, c'est un peu naïf, mais en dire du mal, c'est être facilement et rapidement odieux. » Comme j'avais prêté le propos à mon ami ***, G.B.P. se promettait de lui frotter les oreilles. Elle s'est

calmée quand je lui ai avoué en toute humilité que l'affirmation saugrenue était de son mari.



366

Un autre jour au golf, je rappelais à Perrault Casgrain deux à peu près que voici: « Au golf, le bon joueur, c'est celui qui arrache des mottes de gazon et des cris d'admiration ». Et la question que me posait un jour mon vieux maître Léon Lorrain: « Quelle est l'occupation où le pauvre gagne sa vie à la sueur du front du riche ? » Vraie à l'époque, elle ne l'est plus guère, car le golfeur a remplacé le *caddie* par un petit charriot qu'il traîne lui-même. Sauf dans les grandes parties et dans les grands clubs, on pratique le vieux dicton: « On n'est jamais mieux servi que par soi-même », ce qui n'est pas tout à fait vrai pour les myopes, ou les gens qui jouent à gauche ou à droite et qui égarent facilement leur balle.



Comme il est agréable de jouer à Mandelieu, sous un ciel bleu entre des rangées de mimosas en fleurs avec, à l'arrière, les pins-parasols. Je l'ai déjà dit et je ne crains pas de le répéter tant la promenade est belle, même si mon jeu est parfois décevant comme une plaisanterie ratée.

Le temps continue d'être maussade.



14 février

Je note ici la difficulté pour nous, Canadiens, de faire la différence entre les mots *temps* et *température*, à cause de l'anglais. D'instinct, nous employons l'un pour l'autre. Nous disons, par exemple: « La température est bien mauvaise cette année », alors que le mot s'applique au degré de chaleur ou de froid, et non aux conditions atmosphériques. C'est un exemple de ces faux amis, comme on qualifie certains anglicismes. Ainsi *actual* ne veut pas dire actuel, mais *réel*; *demand* a le sens d'exiger, ce que constata un jour M. Jean Lesage quand il souleva un tollé chez les anglophones en voulant indiquer ce que souhaitaient les Québécois, mais sans l'exiger. C'est ce que je signalais à Madame de... l'autre jour, au cours d'un déjeuner bien agréable à Nice. Quelle femme charmante et si simple, malgré ses ascendants princiers qui font remonter sa famille bien loin en arrière.



Nous avons vu M. Raymond Barre à la télévision, hier soir. Coiffé d'un bonnet de fourrure à la Davie Crockett, il tient le coup durant toutes ces réceptions, malgré le froid: —25°C, nous a-t-on dit.



Je ne trouve pas très heureuse cette idée de lui avoir donné un bonnet de fourrure qui n'a rien de canadien. Il aurait mieux valu lui offrir un très beau casque de vison ou de mouton.

M. Barre s'est bien tiré d'un pas difficile. C'était une situation peu facile, en effet, pour celui qui ne voulait pas avoir l'air de pencher d'un côté ou de l'autre. Il a bien exposé son attitude dès son arrivée. Reprenant la phrase de M. Alain Peyrefitte, il a affirmé: « Ni ingérence, ni indifférence; les Français n'interviendront pas, mais ils ne pourront cacher leur sympathie pour des gens de même origine. »

367

À l'occasion du voyage de M. Barre, *Le Figaro* a publié quatre articles dont trois de son envoyé spécial, Pierre Bois. J'ai aimé celui où il rapporte les réponses données à ses questions par le chef des deux groupes, Pierre-Elliott Trudeau et René Lévesque, mais guère les deux autres où il présente avec une certaine morgue les points de vue assez mal digérés que la propagande fédérale lui a soufflés. Par contre, j'ai lu avec beaucoup d'intérêt et quelque fierté ce qu'on a dit des grands travaux qui se poursuivent à la Baie de James.

D'autres journaux et revues ont consacré de longs articles au voyage du président Barre au Canada. Entre autres, *Le Monde*, *Le Point* et *La Vie française*, dont j'ai lu avec intérêt une étude bien documentée sur les relations commerciales entre la France, le Canada et le Québec.



Les événements d'Iran sont à la fois terribles, affreux, à cause des morts qui ont accompagné le renversement du régime, et bien curieux à observer.

Au fond, ils illustrent la puissance extraordinaire d'une foule déchaînée et la force morale que la religion exerce encore dans certains pays. Ceux qui ont fomenté les troubles connaissaient les ravages d'un mouvement révolutionnaire, les démonstrations de masse, poings levés, la désobéissance civile, la destruction des immeubles ou des camions dans la rue, le pillage des magasins d'armes, entraînant la fusillade et

menant au paroxysme de la rage. Tout cela s'est fait en utilisant au maximum le prestige du vieil homme en exil depuis quinze ans. En arrivant à Téhéran, l'Ayatollah a nommé tout de suite un gouvernement parallèle, puis les défections ont suivi et le premier ministre en poste a disparu.

La troupe s'est rendue le sourire aux lèvres, paraît-il, mais les officiers ont gardé un front soucieux. Cela se comprend quand on sait le sort qui les attend.

368

L'Ayatollah a déclenché un désordre fou. Parviendra-t-il maintenant à rétablir l'ordre sans trop de difficulté et sans avoir recours à une répression aussi dure que celle qui accompagne toute révolution ?



16 février

M. Carter, nous dit-on, est prêt à reconnaître le nouveau régime, comme l'a fait la Russie. Dans ce dernier cas, c'est normal puisque l'Iran est favorable au communisme. Mais pour les États-Unis, la volte-face est tellement rapide qu'elle illustre le cynisme de la diplomatie devant les faits. Le pétrole est roi et Allah est son prophète.

Tout cela est bien inquiétant pour nous et magnifique pour l'U. R. S. Qui y trouve une revanche devant le rapprochement de la Chine et du monde occidental, attiré par les énormes commandes que les Chinois font miroiter devant des gens qui ont de grands besoins de vente.



Ce matin, le temps se met au beau. Alleluia !



En Iran, les troubles continuent, les gens de la rue se refusant de rendre les armes volées tant que la révolution ne sera pas un fait accompli . . . Mais qu'est-ce que cela veut dire exactement ?



De son côté, M. Carter s'est fait un peu rabrouer au Mexique pour l'intérêt soudain montré par son pays à la suite de la découverte de très riches puits de pétrole. Venant après les événements d'Iran, l'intention du voyage pouvait, en effet, paraître trop évidente pour qu'on ne fasse valoir le passé et l'influence constante des voisins du nord.

Cependant, il ne faudrait pas oublier les services rendus par le Grand Frère, même si parfois il fait sentir son influence avec un peu de brutalité et s'il se mêle un peu trop de ce qui ne le regarde pas.



Si je ne suis pas heureux du *Davie Crockett* que l'on a mis sur la tête de M. Raymond Barre à son entrée dans la province de Québec, j'aime qu'on l'ait reçu à la maison Trestler à Dorion. Il y a là un exemple excellent de la maison canadienne, inspirée de la normande et très bien logée face à la commune, cette petite place où ne viennent plus paître les animaux des environs, mais dont on a transformé le pâturage en une pelouse bien tondue.

369

À mon retour, je demanderai à Alice et à Jacques de me parler avec plus de détails du périple du couple Barre à travers la province. Il doit y avoir de savoureuses anecdotes.



Comme il faut se méfier des rumeurs colportées par la presse ! Au cours de la fin de la semaine, on nous a annoncé que le premier ministre d'Iran avait démissionné, puis qu'il s'était suicidé. Aujourd'hui, on nous affirme qu'il est en lieu sûr.

Par un curieux procédé, on nous présente une chose d'abord, puis on ajoute : « Si l'on en croit les rapports qui nous parviennent » ; ou encore : « À ce qu'affirme M. . . . ». Aussi, très peu de choses restent dans l'esprit de l'auditeur, sauf l'affirmation du début. Pourquoi ne vérifiez-vous pas le fait exact avant de l'affirmer, serait-on tenté de dire ? Mais justement, si l'on attendait la confirmation officielle, ce ne serait plus une nouvelle ! *News, news, news*, c'est de cela que vivent les agences, les journaux et la radio-télévision.

Quand je vois G. B. P. écouter religieusement ce qu'on lui affirme ou ce qu'elle lit, je réagis en force. Elle n'aime pas que je lui rappelle que tout est faux à cinquante, sinon à soixante pour cent, dans ces nouvelles qu'elle écoute goulûment tous les soirs, étendue sur un divan. Elle ne rappelle en aucune manière Madame Récamier, peinte par David, mais j'ai fait d'elle une bien agréable photo, lunettes relevées sur les cheveux et attentive comme une bonne élève sous le charme de son professeur. Elle n'aimera sûrement pas ce que j'écris là.



20 février

370

Au début de février, nous sommes allés voir *We* au nouveau théâtre de Nice. Donné par *The Pip Simmons Theatre Group*, le spectacle, car c'en est un plus qu'une pièce de théâtre, est censé évoquer ce que nous, les hommes, serons après l'an deux mille. C'est-à-dire des êtres à qui tout sera dicté et pour qui rien ne sera personnel. À un moment donné, deux adolescents décident de faire l'amour. Ils se dénudent devant nous et se livrent à un simulacre d'érotisme. Les gestes y sont. À ce moment-là, on entend une voix grave qui dit: « *After all, this is quite natural* »; car la pièce est en anglais. Fait assez étonnant, la salle est à moitié pleine malgré cela.

En somme, il s'agit d'un spectacle assez ennuyeux, mais à la fin inattendue de stupre sur commande, qui se renouvelle chaque soir devant un public pour le moins étonné. Le spectacle est bruyant, avec une musique stridente qui agit sur les nerfs.

On le reprendra à Paris, annonce-t-on dans *l'Express*. On l'avait donné la première fois au printemps, je crois. Cette fois, on le présentera à l'*Athénée* où Louis Jouvet a donné tant de pièces extraordinaires, de Molière à Marivaux et de Jules Romain à Jean-Paul Sartre.



Un des amis et collaborateurs de Louis Jouvet a écrit un livre sur lui¹. Il le fait vivre sous nos yeux durant les dix années qu'il a passées avec lui. Il nous montre ses défauts, mais aussi ses qualités d'animateur, de metteur en scène et d'acteur. Comme Jean-Louis Barrault, pour pouvoir jouer les pièces qui lui plaisaient, il lui fallait avoir recours à des spectacles à fortes recettes. Pour Barrault, c'était *La fille de Madame Angot* ou d'autres pièces à grand déploiement. Pour Jouvet, c'était *Knock ou le triomphe de la médecine*, qui a eu plus de mille représentations. Tous deux ont accueilli Jean Genet à un moment donné. Après une première expérience, Jouvet n'a plus voulu monter rien de lui, tant sa grossièreté lui faisait horreur. Barrault, lui, l'a joué au Théâtre de France longtemps plus tard, si je me rappelle bien, alors qu'il le dirigeait. J'ai eu la même impression que Jouvet à l'époque. Plus tard, ce fut également la réaction de mon ami Jacques Vadeboncœur devant *Les Fées ont soif*. Depuis, j'en ai lu le manuscrit. Quelle grossièreté !



¹ Léo Lapara.

Dans ses notes de la semaine, Jean-Ethier Blais a écrit à peu près ceci: « . . . à New-York, on ne parle pas des *Fées ont soif* ». Il a raison. On en a déjà trop parlé. Roux a fait un succès de la pièce après un gros battage de publicité autour de la présumée censure. Le Conseil des Arts n'a pas cédé. Il a eu raison, mais là où un groupe a eu tort, c'est d'obtenir une injonction auprès du tribunal. On n'a pas recours à la police pour punir une faute de goût, a écrit un journaliste. Cette pièce était plus que cela: elle était une mauvaise action, à laquelle on a vraiment fait trop de réclame.



À Nice, j'ai vu deux films de Pierre Tairray sur une chasse avec les Indiens au Grand Lac des Esclaves et, avec les Esquimaux, au nord de la Baie d'Hudson. Roger Frison-Roche les commentait au Centre universitaire méditerranéen. Je les ai aimés pour leur sincérité, pour le courage de ces deux Français résistant à tout dans le Grand Nord. Ne regardez pas ces images avec horreur, a dit le commentateur. Vous pouvez protester quand des étrangers tuent les jeunes phoques à coups de bâtons, mais ici on tue des bêtes pour survivre ou pour avoir aux magasins de la Baie d'Hudson ce qu'il faut à sa famille pour subsister. Si l'homme est cruel, tout l'est dans cette nature où le plus gros mange le plus petit, en vertu d'une loi qu'on ne peut transgresser.



En voyant ces tentes ou ces igloos construits ou dressés par les Esquimaux (les Inuits plutôt) ou ces Indiens, je pensais à nouveau à mon oncle Henri Parizeau qui, vers 1910, après avoir fait des sondages sur la côte de la Baie d'Hudson pour l'établissement du terminus du chemin de fer, revenait en raquettes jusqu'au lac Winnipeg. De là, il rentrait à Ottawa par le train. Lui aussi, le soir, dressait sa tente après avoir creusé un trou dans la neige pour se garder contre le froid.

« Des excursions de chasse, comme celles que nous avons faites en 1966, ne seraient plus possibles, a dit M. Frison-Roche. L'auto-neige ou le *skidoo*, les allocations familiales et les indemnités dont jouissent maintenant Indiens et Esquimaux ont profondément changé leurs habitudes. » N'est-ce pas mon ami René Samson qui me disait: « Les Indiens que je connais ne vont à la chasse ou à la pêche que lorsqu'ils ont épuisé les sommes venues d'Ottawa ou de Québec ». À la suite de l'entente avec les gouvernements de Québec et d'Ottawa,

ils ne seront guère tentés à l'avenir de faire ces expéditions longues, dures et dangereuses dont la nécessité ne se fait plus sentir.

Comme René Samson, Roger Frison-Roche a pu constater les ravages que font l'alcool et la drogue parmi les jeunes. Le premier ne m'avouait-il pas que c'était une des préoccupations les plus graves de ces hommes qui dirigent les tribus ou les bandes dit-on également.



372

On a donné hier la première partie du film *Holocauste*. Je ne sais qu'en penser ! A-t-on eu tort ou raison de le faire paraître à la télévision ? Et de le diviser en quatre parties, paraissant successivement pour que l'effet dure ? Oui ! disent la plupart des journalistes dont j'ai lu l'article consacré à un événement important au point de vue psychologique. Il faut que la jeune génération comprenne ce qu'a eu d'atroce cette période à la fois grandiose et pénible de l'histoire de leur pays et du monde. Il faut qu'ils sachent ce que le régime d'Hitler a été et quel holocauste il a entraîné. Ils doivent connaître les excès terribles auxquels la dictature expose un pays. À ce point de vue, ils ont raison.

Pour être complet, il faudrait peut-être rappeler les abus atroces que l'établissement du communisme a entraînés en Russie. Ne doit-on pas aussi se souvenir des cent mille victimes des bombes au phosphore à Dresden, en Allemagne, de celles de la bombe atomique et des morts de Nagasaki ? Ne doit-on pas rappeler les milliers d'officiers abattus à Varsovie par les Allemands, alors que les Russes assistaient impassibles un peu plus loin ?

Doit-on rappeler tout cela périodiquement et entretenir la haine ? C'est cela qui me fait me demander s'il était opportun de donner *Holocauste* à la télévision.

Germaine a tenu jusqu'à la fin de la première partie. Moi, je n'ai pu rester devant ce film d'horreur, même s'il s'en dégage une grande impression de pitié pour ces gens qu'on a humiliés, privés de tout, maltraités ou tués d'une façon atroce.



Nous sommes à table dans un restaurant agréable qui donne sur le port de plaisance de La Napoule. Nous venons de terminer une partie de golf qui n'a rien ajouté à notre prestige individuel, mais il fait un temps des dieux.

***, dit Jean Chapdelaine, est un *grimpomane*. Ni Perrault Casgrain, ni moi ne connaissions l'expression. Elle s'applique à qui cherche à arriver, à grimper envers et contre tout et tous. Le néologisme est amusant. Nous avons ri car il s'appliquait bien à celui dont nous venions de parler.

Comme est agréable l'amitié de ces trois hommes qui ont fui la neige et le froid et sont réunis par une passion commune: le golf, cette dure leçon d'humilité, mais aussi l'occasion qui fait naître ou conserve l'amitié, quels que soient les résultats piteux ou glorieux de la partie.

373

Pour ma part, il y a une demi-heure, je songeais à vendre mes clubs, quand un *parr* est venu me remonter dans mon estime. Ce serait enfantin si le golf n'était une constante occasion de vaincre une difficulté et s'il ne permettait de laisser bien loin derrière soi, sinon ses soucis ou ses inquiétudes, du moins ses préoccupations du moment.



Les mimosas sont maintenant en fleurs. Arbustes sans valeur, ils sont devenus pour la Côte une extraordinaire parure en février. À certains endroits, ils couvrent des pans entiers de montagne où la végétation a été détruite par le feu. Derrière Cannes, en particulier, ils abondent.



Mon ami et mon maître Léon Lorrain vient de mourir. Avant de quitter le Canada, Germaine et moi sommes allés lui rendre une dernière visite. Comme on me demande un article nécrologique pour les mémoires de la Société royale du Canada, j'ai écrit un premier texte que je retoucherai à mon retour au Canada. Dans l'intervalle, j'ai fait venir d'Ottawa le discours de présentation à la Société qu'a prononcé Claude Melançon quand Léon Lorrain y a été admis. J'en reproduis ici la conclusion, tant elle me plaît:

« Le Canada français est fortuné de posséder en vous un censeur souriant de son vocabulaire et un conservateur zélé de la langue que son entourage anglo-saxon le force à ré-apprendre chaque jour. Sans préjudice de votre effort littéraire, excellent mais trop court au gré des amateurs de belle prose, ni de vos judicieuses et savantes chroniques économiques, l'honneur qui vous échoit aujourd'hui est un témoignage de l'estime où nous tenons l'auteur des « Étrangers dans la Cité » et le professeur de français. Nous le

devions à celui qui, par amour pour la plus belle des langues, s'est constitué son champion et s'est efforcé toute sa vie d'éloigner d'elle les mots et les expressions qui pourraient en ternir la beauté limpide. »

Tout cela est écrit par un homme qui, lui-même, aimait sa langue et la voulait exacte. Plus prolifique que Léon Lorrain, il a écrit des livres de nature qui, malgré les années, sont bien agréables à lire parce qu'il avait le souci de la forme et du fond.

374

22 février

Vu dans *Nice Matin* une photographie de Leicester Square, où l'on a accumulé une masse de déchets, en attendant que messieurs les grévistes consentent à les enlever et à redonner à Londres son aspect de ville propre. Quelle pitié de penser que, pour obtenir ce que l'on veut, on n'hésite pas à créer une pareille source de contamination dans une ville où, pourtant, on a si souvent donné la preuve d'un esprit civique remarquable !

En poursuivant mon étude sur Denis-Benjamin Viger, je suis tombé sur une lettre adressée à son cousin Jacques, futur maire de Montréal. Il y fait un grand éloge de Londres qu'il a habitée à plusieurs reprises au cours de ces missions que lui confiait l'Assemblée législative de Québec. Logé près de St. Paul Cathedral et de la *City*, il a aimé son séjour et il décrit à son cousin la ville et la campagne. Habitant lui-même une petite ville en Amérique, il a aimé les grands espaces verts de la ville, le charme des *cottages*, des fleurs, des pelouses à la campagne, ces pelouses qu'on entretient avec amour et goût à une époque où, cependant, la vie des villes est très dure: origine et première étape de ces syndicats ouvriers qui, après avoir été pourchassés ou pressurés, sont devenus presque des dictatures par un renversement lent, mais sûr du pendule.



Raymond Barre quittera bientôt le Canada pour retrouver ses problèmes intacts, en France. Aucun apprenti-sorcier n'est, en effet, intervenu en son absence pour leur donner une solution. Chaque année, nous retrouvons dans la France politique un état de gêne, d'inquiétude, de troubles moraux que sciemment ou non les journaux et la télévision entretiennent quotidiennement. Si certaines nouvelles sont bonnes, on se

hâte, dirait-on, d'en diminuer l'intérêt par d'autres beaucoup moins bonnes, pénibles même, comme si, en ce bas-monde, tout devait nécessairement être prétexte à malheur, désordre et peine. Sans dire: « Tout va bien dans le meilleur des mondes », peut-être pourrait-on s'entendre pour ne pas maximiser l'importance des choses pénibles. Naïveté de ma part ? Peut-être, mais comme j'ai besoin parfois non de voir la vie en rose, mais de ne pas en voir soulignés à l'encre rouge les aspects les plus pénibles !

23 février

375

*** quitte son poste de haut fonctionnaire de l'État. Le jour même, on lui retire son passeport diplomatique. Il est blessé, sinon ulcéré.

** décide de faire un voyage après avoir pris sa retraite. Il retient ses billets d'avion d'avance et remplit toutes les formalités voulues. Il se présente à l'aéroport pour apprendre que le départ de l'avion a été annulé sans qu'on l'avertisse, lui pour qui on avait eu tellement d'égards jusque-là, quand il était en poste. *Sic transit gloria mundi.*

Je plains ceux qui, du jour au lendemain, doivent accepter de ne plus être ce qu'ils ont été si longtemps et de rentrer dans une société qui n'a de respect que pour les gens en place. On n'en a plus guère pour celui qui, après avoir occupé un poste de prestige, en est privé par la marche du temps. Il ne reste cher et grand qu'auprès de ses amis.



Comme sont belles ces sonates pour flûte de Mozart que joue admirablement Rampal, cet extraordinaire flûtiste ! Que de superlatifs, me dirait mon vieux maître Léon Lorrain s'il lisait par-dessus mon épaule. Qu'écrire d'autre que ce que je pense, en ce matin brumeux !



L'or flambe, le dollar dégringole, titre l'auteur d'un article paru dans *Vie française*, cet excellent hebdomadaire destiné au capitaliste isolé. C'est mon ami Georges Silie qui me l'a signalé parce que, dans ce numéro du douze février, il y avait un article qui étudie avec bon sens et modération les relations commerciales de la France et du Canada, ainsi que celles du Québec. En ce moment, c'est un des sujets de curiosité pour la presse française, même si les événements d'Iran ont la vedette. Et cela s'explique car l'Iran est un grand fournisseur d'hydrocarbures et

il s'y passe des choses bien inquiétantes: l'assassinat de l'ambassadeur américain, cette foule surexcitée et armée que l'Ayatollah semble incapable de faire rentrer dans le rang, après l'avoir laissé piller les magasins d'armement et jouer avec des armes comme avec d'inoffensifs instruments. On prend goût rapidement aux jeux de la violence. Et tous les prétextes sont bons pour le satisfaire ou pour se faire justice soi-même.



376

Je lis en ce moment les *mémoires* de Mistral. Comme on est loin de la rudesse et de la violence actuelle ! Il est vrai qu'à ce moment-là, on s'acheminait graduellement vers la défaite de Sedan et la ruée de la Commune. Mistral a vu tout cela dans une sorte d'euphorie, même s'il y est mêlé forcément, mais de loin. Poète, il chante l'Occitanie; il rappelle les débuts du félibrige, la gentillesse de ses amis groupés autour de lui et qui écrivent dans ces almanachs où l'on vante tout ce qui est provençal.

En pensant à lui, j'irai visiter cette seconde exposition de peinture provençale qu'on donne en ce moment au palais Lascaris. On y groupe les peintres de la région, afin d'attirer l'attention sur l'assez remarquable essor de l'art à Marseille, à Aix et à Nice, tant que la peste, en tuant cinquante mille personnes — et les guerres n'eussent diminué dans la région la curiosité, le goût, la mode, dirait-on maintenant, de l'œuvre d'art que l'on avait connus dans la région du doux pays de *Provence*, dont, beaucoup plus tard, Mistral chanta le charme bruyant et discret tout à la fois.

